Rachel et son temps.

Sous ce titre, Mme la princesse A. de Faucigny-Lucinge vient de publier, à la librairie Emile-Paul, une très intéressante monographie de la grande tragédienne. A l'aide de documents inédits, l'auteur reconstitue la carrière si mouvementée et si brillante de cette incomparable artiste, l'une des plus grandes figures qu'ait jamais auréolées la gloire du théâtre.

Nous en détachons les passages suivants, qui se rattachent aux différentes étapes de la vie de Rachel.

...Le père et la mère de Rachel, originaires de Bohême, allaient de pays en pays, gagnant paisiblement leur vie, n'ayant pour tout moyen de déplacement qu'un grand chariot, dans lequel toute la famille se trouvait. On faisait halte sous les chênes touffus, aux bords des ruisseaux, à l'ombre des jardins en fleurs. Le chemin était long : mais grande était l'espérance de trouver, dans ce plaisant pays de France, une situation clémente pour ces enfants aux regards profonds, aux pieds légers, et dont les mains fluettes faisaient déjà résonner agréablement les cordes d'une harpe.

Un jour, au passage d'un ravin escarpé, le char faillit se renverser et un paquet tomba sur la route. Le colporteur n'avait rien vu, lorsqu'il entendit qu'on lui criait : "Vous perdez quelque chose !" Le père se retourna et aperçut son plus jeune enfant gisait sur le chemin. C'était la future tragédienne.

De ville en ville, la famille errante arriva à Lyon, où elle se fixa quelque temps. Le nombre des enfants augmentait. Pour vivre, il fallait s'exposer au soleil, à la poussière, au froid, à la pluie, avec une philosophie satisfaite de peu. Rachel et ses sœurs parcouraient les rues de la grande cité lyonnaise, se rendant de préférence dans un café où elles chantaient. La maîtresse du lieu avait pris en amitié ces petites filles dont l'enfance était pétrie de larmes, et, lorsque les recettes n'atteignaient pas le chiffre fixé, elle complétait généreusement la somme qu'elles devaient compter à leurs parents.

De Lyon, le ménage vint à Paris, la petite Rachel continuait de chanter dans les cafés et sur les boulevards.

...Là, jamais l'auditoire ne manquait à la jolie chanteuse, et, aux environs de la Porte Saint-Martin, les porteurs d'eau, les commissionnaires, les désœuvrés, les marchands nomades du boulevard connaissaient l'enfant sous le sobriquet de la "petite Georges."

Mais la jeune Rachel ne chantait pas toujours des chansons irréprochables, et bien des gens de cœur se sentaient émus d'entendre des refrains risqués sortir de la bouche de l'enfant. Il se trouva des rencontres heureuses qui s'offrirent à elle comme un soutien et un exemple. Un jour qu'elle venait de chanter dans le jardin de la place des Vosges et qu'elle faisait la quête après le premier couplet d'une chanson un peu hasardée, un passant s'avança, la contempla longuement et lui glissa dans la main une pièce d'or. Ce passant était Victor Hugo. Il reprocha amicalement à la petite chanteuse le mauvais choix de son répertoire.

—Oh! répondit l'enfant avec un air de candeur qui démontrait que sa pureté n'avait subi aucune atteinte, si on pouvait me faire d'autres chansons!

Hugo prit quelques feuillets dans la poche de son habit et, après l'aumône de l'argent, il fit l'aumône de la poésie:

—Tenez, mon enfant, dit-il, voilà des strophes qu'un de mes amis veut mettre en musique. Chantez-les sur un vieil air; j'aime les chansons des rues....

Voici comment se révéla la vocation [de Rachel.

..Un volume de Racine décida de la carrière de la future tragédienne et la jeta sur la route où elle devait trouver la fortune et le génie.

Un jour de mauvais temps Rachel alla demander à un voisin s'il n'aurait pas un livre à lui prêter. Il lui remit un premier volume de Racine de l'édition in-18 de Proult (1760), en lui disant que ces bêtises ne l'amuseraient guère, mais qu'il y avait là une histoire fort intéressante d'un chien condamné à être pendu ("Le Chien des Plaideurs"). L'enfant prit le volume et choisit "Andromaque," ce chef-d'œuvre voisin de la perfection, où Racine décrit l'amour avec toute sa passion, son charme et ses fureurs.

Après avoir lu la première scène, le premier acte, Rachel, d'une intelligence compréhensive, admire une si belle poésie, mais son cœur ne parle pas encore. Elle passe au second acte et Hermione lui apparaît, Hermione, la fière princesse, la jeune fille qui, aimant pour la première fois, est si cruellement trahie. Arrivée au dernier vers de l'œuvre sublime qui venait de lui dévoiler subitement sa destinée, Rachel baisse la tête, réfléchit et demeure quelques minutes occupée à contempler délicieusement ce monde nouveau qui lui apparaissait. Que d'heures passées ce volume à la main, s'arrêtant à chaque ligne, à chaque mot qui la faisait frissonner et sortir de son âme, ce qu'elle y avait de profond et d'élevé.

Après s'être imprégnée longuement de l'inspiration du poète, Rachel, ayant dans le regard cette lueur qu'on appelle l'intuition, dit à sa mère d'une voix tremblante qui n'en était pas moins sonore:

—Je sais maintenant la carrière que je dois suivre.... je jouerai la tragédie!....

Et elle devint l'incomparable artiste que l'on sait.

Après les premiers succès, les années de triomphe ; et après les triomphes, hélas ! la maladie. Rachel, sur le conseil des médecins, dut partir pour le Cannet. Déjà, un ami, M. Gabriel Aubaret, officier de marine, était à la veille de la convertir à la religion catholique.

..Quand le départ fut décidé, Rachel écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante qui prouve qu'elle ne se faisait plus d'illusion sur son état de santé.

"..1857.—Mon ami, je suis bien malade. Je vais partir non pour l'autre monde, mais pour un climat meilleur, où l'on m'envoie chercher la chaleur qui manque ici. Le moral est chez moi autant attaqué que le reste, et il faut tout refaire dans mon pauvre corps, si tant est qu'il ne soit pas trop tard .... Ah! pauvre moi, ce moi dont j'étais si fière, trop fière peut être, le voilà aujourd'hui si affaibli qu'il en reste vraiment peu de chose! ... Cette lettre est donc pour vous dire adieu, mon ami, cet adieu que l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre vous empêche de venir chercher auprès de moi, comme il s'oppose à ce que je vous le porte moi-même.

"Que d'événements dans ma triste vie, mon ami, depuis notre dernière rencontre, et quel cruel voyage! Pouvais-je m'attendre à cette fin lugubre d'une entreprise qui avait débuté avec assez de bonheur et qui a avorté à l'heure même où le succès en paraissait certain? Mais j'ai eu trop de foi dans mes forces physiques, trop de confiance en mon étoile, et, sans précaution aucune, j'ai marché devant moi sur cette interminable route qui va de New York à la Havane, la dernière étape de mon odyssée mortelle!.. Reverrai-je vivante de ce pays où je pars, et Dieu finira-t-il par me prendre en pitié, pour les miens, pour mes pauvres enfants, pour mes amis eux-mêmes, ou me rappellera-t-il à lui ?

Adieu, mon ami. Cette lettre sera peut-être la dernière. Vous qui avez connu Rachel si brillante, qui l'avez vue dans son luxe et dans sa splendeur, qui l'avez tant de fois applaudie dans ses triomphes, que de peines n'auriez-vous pas à la reconnaître dans cette sorte de spectre décharné qu'elle est devenue et qu'elle promène sans cesse avec elle !"

Au moment de quitter Paris, où elle savait qu'elle ne reviendrait plus, la grande tragédienne se fit conduire sur la place du Théâtre-Français. L'atmosphère était humide et froide ; l'immense tristesse de novembre tombait des nuages immobiles qui cachaient l'azur du ciel. Rachel, absorbée dans ses pensées, contemplait avidement le monument auquel elle semblait demander la redoutable énigme des écroulements humains. L'heure du départ était proche. Un ami vint qui arracha Rachel à sa muette et dernière contemplation. La voiture au pas quitta cette place funèbre, et l'artiste se penchait pour jeter un dernier regard sur ces murs tant aimés. Elle avait la triste certitude de ne plus revoir ces voûtes solennelles, ce seuil assiégé, cette porte où la foule l'attendait à minuit, pour l'apercevoir seulement quelques instants. Brisée de douleur, elle arriva au chemin de fer, où ses amis l'attendaient pour le suprême adieu. Elle voulut marcher ; mais il fallut la porter dans un fauteuil. Sur le parcours, la tragédienne sourit encore une fois à ceux qui l'entouraient, appuya la tête sur sa main défaillante et ferma les yeux, afin d'emporter dans ses pensées les radieuses visions d'autrefois.

Dans cet intervalle, le congé de M. Aubaret avait cessé. Il était rentré à Toulon, et de là, il allait fréquemment voir la pauvre malade, continuant ainsi son œuvre de consolation, de relèvement moral, d'espoir religieux. Il lui fit don d'un chapelet précieux qu'il avait reçu de Pie IX, à Gaëte, et lui apprit à dire la belle et suave prière, si douce sur les lèvres des femmes. Cette voix admirable qui, dans ses splendides élans, avait soulevé l'universel enthousiasme, murmurait maintenant, avant de s'éteindre pour toujours, la prière qui lui donnait une suprême espérance et éclairait d'une nouvelle lumière les obscurités de sa foi.

N'avait-elle pas dit un jour à M. Aubaret :

—Qu'importe après tout, que mon corps quitte bientôt cette terre ; vous sauverez mon âme. La véritable vie commence où n'est plus la chair !

Et elle s'absorbait dans une prière mentale et un soupir soulevait sa poitrine. Le temps pressait, le mal faisait des progrès rapides mais l'officier de marine ne pouvait quitter Toulon aussi souvent qu'il l'aurait voulu. Un jour pourtant, il arriva au Cannet où Rachel l'attendait, étendue sur sa chaise longue, serrant dans ses mains amaigries le chapelet en grenat qu'il lui avait offert. Dès son arrivée, il put se convaincre que les heures de la tragédienne étaient comptées ! Dissimulant sa douleur le mieux qu'il put, il prononça quelques paroles d'espoir et il repartit le cœur brisé, pour Toulon.

Après le suprême adieu de M. Aubaret, Rachel reçut une dernière visite, celle du prince Napoléon. Ensuite, elle témoigna le désir de dormir. Le soleil qui éclairait sa couche funèbre ne lui importait plus. Elle ne désirait rien, ne demandait que le repos.

Vers le soir, elle évoqua encore toutes les images du passé; elle voyait distinctement les chères figures qui étaient parties avant elle. Il lui semblait que sa sœur Rebecca venait la chercher. Elle dit à Sarah : "Tu ne la vois pas penchée au pied de mon lit ? elle m'appelle...."

La fin de la grande tragédienne fut paisible ; elle expira sans agonie et passa sans secousse dans l'éternité. Sa mort fut éloquente comme une de ses plus belles tragédies.

Le Sinistre LAPOIRE

Quand M. Chipoteau passa normalement de la vie au trépas, Justin Lapoire estima qu'il ne pouvait faire autrement que d'aller à son enterrement et même de déposer quelques fleurs au seuil de sa dernière demeure. M. Chipoteau avait été en effet, en des temps, hélas! très lointains, et moyennant une rétribution annuelle, le correspondant qui le faisait sortir du lycée le dimanche et qui lui donnait l'illusion de la famille en lui permettant de s'asseoir, en ce jour de repos, à sa table domestique.

Certes Justin Lapoire n'avait qu'un souvenir incolore et plutôt pénible de M. Chipoteau, des siens et de son intérieur. Il se rappelait surtout que son correspondant avait le nez rouge et qu'il subissait de son opulente épouse des scènes régulières à propos de la bouteille de vieux marc. Plus vague encore était la mémoire qu'il avait gardée de Maximin Chipoteau, le fils, jeune homme amorphe employé chez un huissier, et des deux petites Chipoteau qui, dans leurs tabliers à carreaux bleus semblaient des cahiers de calcul ambulants. Pourtant ces gens-là avaient été trop longtemps mêlés à sa vie pour qu'il pût se dispenser de leur faire une suprême politesse.

Donc, muni d'une couronne de perles qu'il avait largement payée trois francs soixante-quinze et qui faisait beaucoup plus d'effet que des fleurs, il s'achemina après son déjeuner vers le Père-Lachaise, ne doutant pas d'être en avance sur le convoi. Pourtant, après avoir fait les cent pas devant la porte, il demanda à un employé, simplement pour dire quelque chose, à quelle heure il pensait que le convoi Chipoteau pût arriver.

—Il y a un bon quart d'heure qu'il est entré, répondit ce fonctionnaire funèbre. Montez tout droit, prenez la quatrième allée à gauche, la huitième à droite, et la deuxième à gauche : c'est à peu près là.

—Merci ! cria Lapoire.

Au pas gymnastique, il grimpa, tourna, vira et finalement tomba dans un rassemblement éploré devant une fosse béante. Trois dames voilées de crêpe et un grand monsieur poivre et sel défilaient les premiers en jetant l'eau bénite. Justin Lapoire les considéra avec une émotion qui lui sembla celle de la compassion reconnaissante et, s'étant mis à la suite du cortège, il lança, en un beau geste tragique, sa couronne jusqu'au fond du caveau. Puis, avec componction, il alla serrer la main du monsieur en qui il retrouvait les traits déchus de l'ancien Maximin.

A ce moment même la voix tonnante et lugubre d'un assistant se mit à célébrer l'apologie du défunt :

—La corporation des tourneurs en chevaux de bois perd en toi plus qu'un maître, citoyen Croûton, plus qu'un ami, plus qu'un..

—Nom d'une brique ! pensa Lapoire la sueur au front, je me suis trompé de cérémonie.... et j'ai jeté ma couronne !

Rapidement il reprit sa course à travers les allées, et avec une décision plus prompte que la pensée, il empoigna au passage une autre couronne presque neuve, posée sur une pierre tombale. Il y a des actes plus indélicats que celui-là, n'est-ce pas? Il avait en somme bien droit à une couronne puisqu'il en avait payé une !

Par bonheur, si l'on peut ainsi dire, les funérailles Chipoteau étaient voisines et le défilé n'était pas terminé. Lapoire se glissa parmi les derniers amis, posa, cette fois prudemment, sur la terre remuée sa seconde couronne et, pour faire tout à fait bien les choses, embrassa le premier parent en murmurant : "Mon pauvre Maximin !" C'était bien lui d'ailleurs, mûri mais toujours amorphe.

Et l'excellent Justin s'en alla le cœur léger d'avoir fait son devoir, tout son devoir. Il dîna bien, passa la soirée au café-concert et dormit d'un sommeil d'enfant...

Il dormait encore quand la sonnette de sa porte tinta vers les neuf heures, et quand sa femme de ménage vint mettre dans sa main veule une enveloppe bordée de noir.

—Monsieur, dit-elle, deux messieurs en redingote attendent la réponse.

Lapoire ouvrit distraitement la lettre et la parcourut d'un lorgnon indifférent.

Mais, dès les premières lignes, sa figure devint pâle comme la neige des montagnes et ses rares cheveux se dressèrent vers le ciel du lit. Car la lettre contenait ces mots :

"Monsieur,

"Vous êtes le dernier des sagouins, le plus ignoble des drôles et je vous jette à la figure le mépris d'une famille tout entière ! Il faut que vous soyez descendu bien bas dans la lie de la Société pour avoir conçu froidement et exécuté l'acte infame de déshonorer le cadavre d'un père tout humide encore des larmes de son épouse et de ses enfants, et de proclamer la secrète faute de votre bienfaiteur, M. Chipoteau, en déposant sur sa tombe une couronne où vous avez eu l'audace infernale de placer cette inscription : "A mon père bien-aimé".

Je vous somme de mettre deux de vos amis en rapport immédiat avec mes témoins, M. Broutelard et M. le capitaine Lebougre."

MAXIMIN CHIPOTEAU.

La tête de Justin Lapoire retomba avec un son mat sur l'oreiller en exhalant un mot, un seul mot, mais si effroyable que la femme de ménage terrifiée n'osa jamais le répéter que tout bas.

Dulac, Dulac and Co

LES CONTES GAIS

Il y a deux ans, un matin d'avril, M. Dulac, employé au ministère des Travaux publics (joli garçon, châtain clair, vingt-six ans), passait rapidement devant le bureau de son hôtel meublé.

Rapidement, parce que.... loyer en retard.... acompte promis.... enfin ce n'est pas notre affaire....

—Une lettre pour vous ?

—Ah !

—Avec timbre anglais !

—Tiens !

M. Dulac, revenant sur ses pas, prenait la lettre tendue, avec curiosité d'une part et anxiété de créancier de l'autre, par la dame de l'hôtel.

Mais, sans dire un mot qui pût satisfaire l'une et l'autre des émotions de la dame de l'hôtel, M. Dulac examinait la suscription de la lettre, en s'éloignant à pas vifs.

"Monsieur Dulac, à Paris."

Pas autre chose.

Voilà qui était singulier. Il ne connaissait pourtant personne en Angleterre ?

Après cent conjectures sur le contenu de l'enveloppe, il l'ouvrit enfin.

Il aurait dû commencer par là.

La lettre disait ceci :

"Monsieur Dulac,

"Je vous suppose célibataire ; eh bien ! monsieur Dulac, voulez-vous épouser une jeune fille charmante, riche, extrêmement peu musicienne, bien élevée, blonde ! Si vous redoutez une mystification, n'en parlons plus. Si vous avez la foi, venez. Venez à Douvres, chez M. Bonderby (suivaient le nom de la rue et le numéro de la maison.) On vous donnera là toutes les explications évidemment nécessaires en cette affaire.

"Votre serviteur,

"BONDERBY (WALTER."

Monsieur Dulac, à Paris ! et pas d'adresse particulière.

Evidemment, il ne s'agit pas de moi.... Il doit y avoir maldonne.

Il n'y a pas qu'un homme qui s'appelle Dulac à la grande foire parisienne, je suppose.

M. Dulac regardait de nouveau l'enveloppe, en cogitant de la sorte.

L'enveloppe portait plusieurs renvois, tracés successivement en encre de différente couleur, par des plumes de facteurs exaspérés.

La lettre avait beaucoup erré dans Paris, avait été renvoyée par divers, avant d'être acceptée finalement par la dame du bureau de l'hôtel.

Sa lettre à la main, M. Dulac arrivait au ministère, escaladait les quatre étages conduisant à son bureau.

Dans le couloir de la cellule quotidienne où il passait la journée, avec deux ou trois camarades, à s'exercer au tir javanais, en lançant un couteau dans les cartons verts des "affaires urgentes," il rencontrait un collègue qui s'appelait Dulac.

—Cette lettre ne vous serait-elle pas adressée ? disait le Dulac no 1 au Dulac no 2.

Le Dulac no 2 lisait la lettre à son tour.

Mais il n'en lisait que la première ligne.... et la rendait à son collègue en riant.

—J'ai reçu la même, il y a trois mois, ajouta-t-il.

—La même.

—Sa sœur jumelle, oui.

—Voilà qui est étrange ?

—C'est une mystification !....

—Vous croyez ?

—J'en suis convaincu ! Aussi n'ai-je pas été à Douvres.

—Eh bien, voulez-vous que je vous dise ! j'ai envie d'y aller, moi .... Autant employer mon congé de Pâques à cette excursion qu'à autre chose.

—Ainsi soit-il. Mais rappelez-vous l'amour du "Fun," de la grosse plaisanterie, chez les Anglais. Mystifier un Français, se ficher d'un "mangeur de grenouilles," quel triomphe !

—C'est égal !.... J'en serai quitte, d'ailleurs, pour prendre la revanche de Waterloo sur la joue de mon correspondant, s'il est un facétieux "cokney."

—Comme il vous plaira, mon cher !

Les deux Dulac se quittaient après ce court dialogue. Le No 1 pour aller faire sa partie de tir javanais dans son bureau, le No 2 pour aller déjeuner.

Il faut bien perdre le temps de l'Etat comme on peut.

Pâques venu, M. Dulac prenait le chemin de fer du Nord, s'embarquait à Calais, après un excellent déjeuner, offrait ce déjeuner aux poissons (pauvres bêtes !) vingt minutes plus tard, arrivait à Douvres avec un fort mal de tête et glacé comme s'il avait fait la retraite de Russie.

Comme le soleil anglais qui semblait avoir un rhume de cerveau, se décidait à s'aller coucher (ce qu'il aurait bien dû faire dès le matin au lieu d'attrister tout le monde par sa mine piteuse pendant toute la journée), M. Dulac frappait avec violence à la porte de M. Bonderby à grands coups de son sac de nuit.

On l'introduisait bientôt dans une chambre sans luxe aucun où se trouvaient un gai vieillard et une jolie demoiselle

Le jeune employé, le chapeau à la main, s'écriait gaiement :

—C'est à monsieur Bonderby que j'ai l'honneur de parler ?

—Oui.

—Monsieur Dulac, c'est moi ! me voilà.

—Admirable ! répondait le gai vieillard, qui s'exprimait en français.

—Soyez le bienvenu, ajoutait la jolie fille, dans la même langue.

—Et d'abord, reprenait le gai vieillard, prenons le thé, mon cher. —Florence, faites servir le thé.

—Le thé et une côtelette ? cher monsieur.

M. Dulac acceptait tout ce qu'on voulait bien lui offrir.

A la fin du thé, on s'expliquait, et M. Dulac faisait sa courte biographie.

—J'ai un ami, disait alors le gai vieillard ; j'ai un ami, négociant à Londres, qui cherche pour sa fille un mari du nom de Dulac.

—Tiens !

—Oui. Et pour une raison très simple.

—Hum !

—Très simple. La nature n'a pas exaucé le rêve de mon ami. Il voulait un fils. Il n'a qu'une fille charmante. Or il s'appelle Dulac, nom assez rare en Angleterre et dont il est fier, car son grand-père et lui l'ont bien porté. Il lui serait pénible de voir sa maison de commerce prendre, après sa mort, une autre raison sociale que "Dulac, Dulac and Co". Alors, vous comprenez, il veut un Dulac pour gendre ! Il m'a chargé d'écrire à tous les Dulac de Paris la lettre que vous avez reçue, avec tous les Dulac du Bottin, sans doute. Je l'ai fait consciencieusement. Mais vous êtes le premier Dulac qui ait pris la peine de se déranger. Reposez-vous donc ici ce soir et demain. Nous ferons quelques excursions. Après quoi je vous accompagnerai à Londres, chez mon ami Dulac and Co.

On fit quelques excursions, Miss Florence Bonderby était ravissante et d'une grâce sans apprêt qui semblait sans prix à M. Dulac.

Si bien que le lendemain, — et les jours suivants, — M. Dulac, en compagnie de Mlle Florence Bonderby et de son aimable père, explorait tous les environs de Douvres avec enchantement.

Un peu trop de sables aux environs de Douvres, mais, bast ! Miss Florence peuplait si gentiment ces sables !.....

Enfin, au bout d'une semaine, M. Dulac se rappelait avec douleur que son congé était près d'expirer et qu'il fallait quitter Douvres, dont les sables apparaissaient maintenant comme couverts de fleurs à ses yeux.

Un soir, M. Bonderby annonçait que l'ami Dulac (de la Cité), instruit de la présence à Douvres du Dulac de ses rêves, attendait le lendemain à Londres l'hôte de son ami Bonderby.

A cette nouvelle, M. Dulac faisait soudain une mine de déterré, et interrogé sur le motif de sa pâleur subite, il s'écriait :

—Je ne veux pas aller à Londres !

—Pas aller à Londres !

—Non. Je.... je veux retourner à Paris.... tout seul.... seul !

Miss Florence rougissait en regardant la mer.

—Et pourquoi renoncez-vous à la belle position qui vous attend à Londres ? demandait M. Bonderby ; une femme aimable ! une grande fortune ! c'est absurde, cher monsieur !

—Pourquoi ?—Parce que.... oh ! tant pis.... j'éclate ! Parce que j'aime Mlle Florence Bonderby !

—Vraiment !....

—Oui, et de toute mon âme !

—Eh bien, et toi, chère enfant, que dis-tu de cela ? répliquait M. Bonderby, s'adressant à sa fille.

—Je.... ne .... veux pas .... briser la carrière.... de M. Dulac .... mais.....

—Mais, enfin, l'aimes-tu ?

Miss Florence se mettait à pleurer, mais gentiment.

M. Dulac pleurait à son tour.

M. Bonderby les regardait, et tout à coup il pleurait aussi.

Puis il murmurait :

—Eh bien, épousez vous ! — et soyons heureux.

Les deux jeunes gens se tendaient la main.

—De cette façon, continuait lentement M. Bonderby, le vœu de mon ami Dulac sera accompli sans que vous alliez à Londres, car....

—Car !

—Car.... c'est moi qui suis le Dulac de Londres...., mon cher Dulac de Paris...., et nous n'avons fait que jouer merveilleusement sous des pseudonymes, ma fille et moi, le rôle que nous nous étions donné pour arriver — à mes fins.

—Hélas ! quoi ?.... Mlle Florence a joué la comédie ?.... et.... interrogeait Dulac.... et elle ne m'aime pas.... alors.

—Halte-là ! criait le gai vieillard. Il n'y a de faux dans toute cette histoire, que nos noms ; mais tout le reste est vrai.... y compris.... l'amitié de ma fille et la mienne... pour vous, mon cher fils.... mon cher successeur !

JOURNAL D'UN COMEDIEN.

Lorsqu'un fléau quelconque vient atteindre notre beau pays de France, même dans ses sources vives, que ce soient la guerre, les suites d'un siège meurtrier, la trop grande quantité d'eau qui lui tombe du ciel ou la trop parcimonieuse répartition du blé qui lui vient de la terre, on demeure frappé de la mentalité toute spéciale de cette population parisienne qui, à la condition que ses théâtres demeurent accessibles, conserve avec sérénité sa proverbiale endurance.

En lisant ces temps derniers qu'il s'était trouvé quelqu'un proposant la fermeture des théâtres, j'ai frémi, je l'avoue, en songeant aux conséquences qui eussent pu résulter d'une mesure aussi déplorable .... Paris sans théâtres ?....

Et non seulement la fermeture de tous ces théâtres eût eu une répercussion néfaste sur l'esprit de la population, mais elle eût encore ajouté à la liste des malheureux d'autres victimes, car on ne se doute pas du nombre de gens que fait vivre une entreprise théâtrale ! Pour apprécier comme il convient le caractère de cet admirable peuple parisien—capable de tout, même du bien, comme a dit M. Thiers—il suffit d'évoquer le souvenir des souffrances physiques et morales supportées par lui pendant le siège de Paris.

L'envahissement du territoire était chose plus terrible encore que celle des eaux, puisque, grâce au touchant élan de charité qui s'est produit, il n'est pas impossible de venir au secours des malheureux atteints par ce cataclysme imprévu, alors que les marques de sympathie qui nous sont arrivées de tous les points du monde ne sauraient nous rendre les deux provinces perdues ! Aux plus mauvais jours de l'Année terrible, la Comédie-Française, qui, cependant, avait double charge d'âmes, forcée qu'elle était de subvenir non seulement aux besoins de ses serviteurs, mais encore à ceux de son ambulance, la Comédie ne ferma pas ses portes.

Que de fois, alors que nous étions en scène, il nous a fallu surmonter notre émotion en entendant les cris de douleur poussés par les blessés installés au foyer du public !

Je n'oublierai jamais que, pendant une matinée où l'on donnait "Mlle de Belle-Isle," alors qu'au quatrième acte le chevalier d'Aubigny provoque M. de Richelieu, l'obus tombé le plus avant dans Paris, rue de Seine, fit un tel vacarme que mon camarade Leroux et moi nous arrêtâmes, pendant que les spectateurs, le premier mouvement de stupeur passé, semblaient se demander où avait bien pu éclater le bruyant engin !.... mais sans quitter leur place. Puis le spectacle reprit son cours comme si rien d'anormal ne s'était produit.

Le 28 décembre, nous apprîmes, non sans surprise, qu'après avoir touché de 100 à 125 francs le 1er janvier, et une somme égale le 15, nos rapports avec le caissier prenaient fin.

15 janvier—anniversaire de Molière— la Comédie donna :

"Le Dépit amoureux, Amphitryon et la Cérémonie" en costume bourgeois.—Note du Bulletin : "Faute de feu dans les loges d'artistes, prière de paraître en uniforme."

Au milieu de cet apparat "militaire," le public eut quelque peine à reconnaître ses comédiens préférés, chacun de nous ayant le visage agrémenté de barbes et de moustaches.

"Faute de feu !...." Quand on songe au confort habituel de cette noble et belle maison, on reste attendri à la lecture de cette recommandation.

J'ai obtenu que ce bulletin figurât aux archives, dans ces mêmes archives où l'on peut lire ce sinistre document :

"21 janvier. — La mort de Capet étant un jour de réjouissance publique, le Théâtre de la Nation jouera ce soir". — FOUQUIER TINVILLE.

Comme en ces temps derniers, où la lumière fit défaut dans certains quartiers, Paris, plus malheureux encore au moment du siège, était à la fois plongé dans une presque obscurité et, de plus, privé de voitures, les chevaux ayant été réquisitionnés..... ou mangés !

J'ai gardé mémoire d'une certaine soirée aux Folies-Bergère, où je figurais au programme pour un acte de Feuillet et la récitation du "Rhin" de Musset, accompagné en sourdine par l'orchestre jouant le "Chant du Départ."

Il m'avait fallu, pour me présenter correctement, emporter mes chaussures dans un journal....

A l'issue de la représentation, le directeur me remit "cent francs" en pièces de cent sous, que j'emportai comme s'il se fût agi d'une fortune.

Un matin, M. Tirard, maire de mon arrondissement, me pria de passer à son cabinet ; il s'agissait, cette fois encore, de fonder un nouveau canon, "le canon de la Banque !" (Que parfois les mots ont de singuliers et imprévus accouplements !) Et voici le dialogue qui s'établit entre le futur ministre des finances et moi :

—Jusqu'ici, monsieur le maire, j'ai pu voir les canons que boivent certains patriotes altérés, mais ceux qu'ils fondent me sont demeurés inconnus.... et puis, dois je vous le dire ? j'ai eu de source certaine que quelques-uns de mes camarades ou collègues avaient reçu en échange de leur concours.... des parts de fromage !

—De fromage ! s'écria le futur président du conseil, avec un geste de profonde stupeur. Qui a pu se faire l'écho de cette invraisemblance ?

—Je suis certain de ce que j'avance, monsieur le maire. Ecoutez ! Je veux bien me prêter, cette fois encore, à cette petite débauche bronzée... mais je toucherai vingt-quatre parts de rempart ! (Soit vingt-quatre petits morceaux de fromage gros comme le pouce !)

—Vous êtes intraitable, fit le futur sénateur, mais, bien entendu, ce sera de la tête de mort ! (Fromage de Hollande).

—Non, monsieur le maire, je veux du gruyère.... on en a vu entre les mains de certains sociétaires. Faut-il citer des noms ?

Après en avoir conféré avec M. Brelay, son adjoint, le marché fut conclu et, quelques jours après, ayant des amis à dîner, quand on apporta sur un coussin de velours le riche présent de la municipalité, tous les convives se levèrent, ce ne fut qu'un cri : "Où as-tu eu cela ?"

Mais j'avais promis le secret. Faisant taire mon juste orgueil, je tins parole à M. Tirard.

"23 avril."—En revenant de la porte de Flandre, où campait un détachement de mon bataillon, je me souviens d'avoir imploré la générosité de ce pauvre Brébant (celui qu'on nommait "le restaurateur des Lettres") en faveur d'un petit singe et d'un gros chat que je possédais et qui supportaient avec résignation les mauvais jours du siège.

Brébant m'ayant octroyé un morceau de filet de cheval et quelques étranges débris ramassés dans les assiettes d'heureux mortels assez fortunés pour se sustenter au restaurant, arrivé chez moi, après avoir déballé les provisions destinées aux pauvres bêtes, oh misère ! oh estomac trop exigeant ! il me parut qu'assaisonnés énergiquement, ces détritus constituaient, en somme, un menu supérieur à celui qui m'attendait : harengs saurs et noix ! Je cédai à la tentation et, sous l'œil consterné des deux dépossédés, je dévorai le fond de marmite de Brébant.

..La faim est une porte basse,
Et, par nécessité, quand il faut qu'il [y passe..
[Ruy Blas.]

Le chat me parut opposer à ce procédé inqualifiable une sorte d'indifférent mépris. Plus malin, le singe, qui semblait se rendre compte de mon forfait, suivait mes mouvements de son petit œil gris, plein de malice, d'un regard dans lequel il me semblait lire : C'est honteux !...

Si le chat avait pu deviner mes remords et toute ma pensée, il eût encore trouvé son sort préférable à celui de l'infortuné chien mangé par ses maîtres un jour de profonde détresse. Pauvres gens dont le cœur saignait pendant l'horrible festin et qui, mettant avec soin de côté les os de leur victime, disaient, les yeux voilés de larmes :

—Pauvre Toto ! s'il était là !....

Et tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit, en contemplant certaines rues de la rive gauche, sinistre parodie d'une Venise vulgaire.

Dans quelque temps, me disais-je, alors que le fleuve assagi aura regagné son lit, Paris ayant repris sa physionomie des beaux jours, la charité ayant accompli son œuvre réparatrice, tout sera vite oublié.. Peut-être une carte postale retrouvée fera-t-elle revivre un instant le souvenir de ce qui aura déjà pris la forme d'une légende et l'on entendra ce dialogue :

—Et vous, cher ami, avez-vous souffert ?

—De quoi ?

—Comment, de quoi ? mais de l'inondation !

—Ah oui ! c'est vrai. Certes, j'ai souffert, et beaucoup, d'autant plus que la gondole qui desservait le canal Poitiers fonctionnait très irrégulièrement ; que, n'ayant pu faire en temps utile les démarches nécessaires, j'ai raté la générale de "Chantecler !...."

FRÉDÉRIC FEBVRE.